

INTRODUCTION



EMMANUEL DE CROUY-CHANEL, NICOLAS FAUCHERRE, NICOLAS PROUTEAU

À la terrasse d'un café d'une ville universitaire, deux professeurs conversent.

— Quand on y pense, reprend le plus jeune après un temps de silence, l'apparition du système bastionné a dû représenter un bouleversement politique et social majeur. Du jour au lendemain, tout cet appareil de fortification élevé à grand frais sur plusieurs décennies s'est révélé dépassé, daté, périmé. Et la nouvelle formule exigeait des moyens financiers, humains, juridiques mêmes, si l'on songe aux terrains dont l'expropriation était nécessaire, qui étaient hors de portée des particuliers ou même des communautés bourgeoises.

Son interlocuteur, un historien d'art, tournait machinalement une cuillère dans sa tasse.

— Ce que tu dis est sans doute vrai d'un point de vue symbolique – et encore. Mais tu oublies que la frontière entre fortification médiévale et fortification moderne, entre la tour et le bastion, si tu veux, n'est pas aussi tranchée que tu essayes de le faire croire, notamment sur le terrain des réalisations concrètes, la bonne grosse masse de pierre, celle qui décide, au final, de la réussite ou de l'échec du siège. Les capitaines, les maîtres maçons, ne pouvaient se donner le luxe de rester stérilement accrochés à des formes dépassées pour de pures raisons symboliques. Ce que je vois plutôt, en réalité, c'est un effort constant de modernisation durant les quelques 80 ans qui séparent l'artillerie moderne des frères Bureau des formules canoniques du bastion italien de Sanmicheli – je t'épargne cette formule idiote de « trace italienne ». Fais le bilan : épaissement des murs et des parapets, suppression des parties hautes et des mâchicoulis, développement de la canonnière à double ébrasement, j'en passe... Tout ça, c'est avant

1500. Les princes, mais aussi les seigneurs et les villes, n'ont pas lésiné pour se doter des lourdes carapaces de pierre pouvant résister aux boulets de l'artillerie moderne.

— Oui, mais avec des tours encore rondes, des murs encore non réparés, des angles morts et des flanquements imparfaits (tout en parlant, il griffonnait des plans de feu sur son sous-bock).

— Je te trouve bien sévère. D'accord, ils ont mis du temps à trouver la formule idéale du bastion pentagonal à flanquement réciproque. Mais tu ne peux nier qu'ils ont tenté de trouver la parade à la crise ouverte par l'apparition du boulet métallique, même s'il leur a fallu trois générations.

— La « crise du boulet métallique »... J'ai déjà entendu cette expression dans ta bouche ; mais que mets-tu exactement derrière ?

— Eh bien, l'apparition dans les années 1440 des boulets de fonte de fer pour des canons de bronze se chargeant par la gueule, dont la plus grande dureté permettait de désolidariser les maçonneries les plus solides en superposant les coups au but. Là, oui, du jour au lendemain la fortification traditionnelle s'est trouvée périmée – ce qui explique d'ailleurs la rapidité de la reconquête de la Normandie par les Français en 1449-1450. Enfin ! C'est toi le spécialiste de l'artillerie à poudre, tu connais tout ça mieux que moi.

Le plus jeune finit son verre et se renfonça dans sa chaise. S'il avait fumé la pipe, il l'aurait bourrée.

— Justement. Si je te disais qu'il n'y a pas la moindre trace de boulets de fer dans les comptes royaux avant 1467 ?

— Comptes qui ne subsistent plus, si je ne m'abuse, qu'à l'état d'épaves ?

— ... et 1466 pour les comptes de l'artillerie bourguignonne qui, tu seras bien forcé de l'avouer, sont assez riches en la matière. Tu n'accuseras quand même pas le grand duc d'Occident de retard technologique sur son puissant voisin? (il s'écouait un peu parler)

— Donc, selon toi...?

— Cette histoire de reconquête de la Normandie grâce à la supériorité technologique que la France devrait au génie – bourgeois – des frères Bureau, c'est du pur mythe XIX^e. Il n'y a pas eu une « crise du boulet métallique », mais une évolution plus lente et surtout plus tardive. Le canon moderne, destiné à battre la muraille pour y faire brèche, n'apparaît qu'à la toute fin des années 1480.

— Bon, tu recules la crise de quarante ans. Cela change-t-il pour autant quelque chose?

— Mais peut-on encore parler de crise? À chaque génération, l'artillerie se transforme: l'arme à feu portative dans les années 1430, le mortier vingt ans plus tard, les grandes couleuvrines à boulet de plomb ou de fer dans les années 1460-1470, le canon serpent in tirant en batterie dans les années 1480-1490...

— Ok, mais ton évolution se termine quand même avant le XVI^e siècle.

— Même pas, car avec la batterie le problème devient moins de disposer sur place de la pièce appropriée que de l'alimenter – les alimenter – en poudre et en boulets pour plusieurs centaines de tirs, ce qui nécessite une organisation administrative qui ne se met que lentement en place.

L'aîné resta un instant silencieux.

— Attends, si je récapitule: je pensais qu'il y avait une rupture technologique au milieu du XV^e siècle liée à l'apparition du boulet de fer, ouvrant une crise de la fortification, et tu me dis qu'il y a eu en réalité une mutation étalée sur plus d'un siècle. Tu pensais qu'il y avait une révolution brutale de la fortification dans les années 1520, et je nuance ton propos en soulignant les éléments d'évolution sur plus d'un siècle, grosso-modo sur la même période 1420-1550. Là où nous avons un hiatus peu compréhensible entre 1450 et 1525, sauf à supposer des pesanteurs culturelles particulièrement fortes et à vrai dire inattendues en matière militaire...

— Et l'intervention de génies au début – les frères Bureau – et à la fin – Sanmicheli et Sangallo.

— Exact!... nous nous retrouvons maintenant avec une co-évolution de l'artillerie et de la fortification.

— C'est tout à fait cela! Mais, à mon avis – je plaide pour ma chapelle – c'est la fortification qui

s'adapte aux évolutions de l'artillerie plutôt que l'inverse.

— Admettons. En tout cas, il est clair qu'il y a là un dossier qu'il faut rouvrir en faisant se rencontrer historiens de l'artillerie et historiens de la fortification.

— Tu penses à quoi?

— Ça ferait un beau thème de colloque.

— C'est vrai, mais il doit être clair que la période couverte va jusqu'en 1550, qui marque, à mon avis, la fin de cette évolution et le début d'une période de stase jusque dans les années 1850.

— Bon, donc on y associe des modernistes. Et le point de départ? 1410? 1420?

— Je dirais volontiers les années 1410... Oui, quelque chose comme *nouvelle artillerie et mutations de la fortification*.

— Qu'est ce que j'entends?, un jeune chercheur aux fines lunettes venait d'intervenir avec la fougue de la jeunesse. Ne me dites pas que vous en êtes restés à cette vieille idée que l'apparition de l'artillerie à poudre au XIV^e siècle aurait été la première innovation technique à obliger les fortifications existantes à s'adapter. Pourquoi ne parle-t-on jamais de l'artillerie à contre-poids du XIII^e siècle? De ses conséquences sociales et militaires?

— Tu penses vraiment que c'est du même ordre?

— Mais tout à fait! Si vous voulez vraiment casser le mythe d'une crise de l'artillerie à poudre, il faut montrer la continuité de l'évolution de l'artillerie.

— Et selon toi, il faudrait ouvrir le champ chronologique à quoi? 1300?

— Au moins 1200, avec les premières mentions de trébuchet à contrepoids mobile, voire même le XII^e siècle, ou même avant, pour les feux de guerre...

— D'accord, d'accord!... Va pour 1200, ce qui nous permettra de faire une proposition claire en direction des médiévistes.

— Evidemment, sur un tel sujet, il faudrait ouvrir largement à l'international, reprit le plus âgé.

— Tu veux te lancer dans une approche comparée avec la Chine, l'Inde...?

— Commençons déjà par définir la problématique pour l'Europe occidentale avant de nous demander, un jour, si elle est exportable. Et là, je pense en particulier au Proche-Orient, qui connaît la mine explosive grâce aux Mongols dès le milieu du XIII^e s.

— D'ailleurs, pourquoi les Turcs ont-ils une artillerie moderne et pas de fortification bastionnée?

— Par exemple, mais je te dis que l'ouverture est prématurée. On peut quand même regarder ailleurs qu'en France: en Espagne,

— Aux Pays-Bas,

— En Bretagne,

— Ah, la Bretagne n'est pas en France?

— Je ne commenterai pas. Pour le duché de Bretagne, il y a tout un groupe de chercheurs qui tournent autour du sujet. Cela pourrait faire une journée passionnante.

— Et n'oublions pas les Anglo-Saxons, ajouta le plus jeune. Ils sont nombreux à travailler sur l'artillerie médiévale, et il serait intéressant de comparer nos approches.

— Un vrai colloque international, donc. À Paris?

— Et si on prenait plutôt le contre-pied. Une ville de province, pour que, sur deux/trois jours, les intervenants aient le temps de vraiment faire connaissance. Par exemple, Poitiers, où le colloque pourrait être porté par l'équipe « castellologie » du Centre d'études supérieures de civilisation médiévale.

— On pourrait même essayer de trouver un site pas trop éloigné qui illustrerait ce dialogue entre artillerie et fortification.

— Excellent, à l'attaque!